

	Clech Victor : Né le 5-08-1857 à Morlaix (Saint-Melaine) ; 1881, prêtre et professeur à Saint-Pol ; 1911, aumônier de Keranna, Quimper ; décédé le 27-10-1920. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1920 p. 714-715.
--	---

La mort a frappé M Clech au moment où beaucoup de ses amis, s'illusionnant sur les bons résultats d'une intervention chirurgicale, d'ailleurs parfaitement conduite, le croyaient en voie de guérison. Pour lui il n'y eut aucune surprise : « Je me sais perdu, avait-il dit à son médecin, laissez-moi employer les jours qui me restent à une bonne retraite de préparation à la mort ». C'est dans ces sentiments de résignation et de foi profonde que l'aumônier de Keranna a paru devant Dieu, le 27 Octobre, dans sa 64^e année.

Né à Morlaix en 1857, Victor Clech était fils du professeur de dessin du Collège de Léon. C'est dire que sa première éducation, foncièrement chrétienne et pieuse, se fit dans un milieu où les préoccupations artistiques tenaient une grande place. Aussi, au sortir du Séminaire, en 1881, son père abandonnant ses fonctions, le fils se trouva-t-il tout prêt à saisir ses crayons et ses pinceaux.

Le nouveau professeur de dessin n'était pas seulement un artiste, ce fut tout d'abord, comme le voulait son caractère sacerdotal, un éducateur. Vivre avec les jeunes gens, sur lesquels sa belle prestance et ses qualités naturelles lui donnaient, dès le premier contact, un grand ascendant, tels furent le but et le bonheur de sa vie. Directeur d'âmes, il le fut avec tout son cœur, sachant allier à la bonté dont parlaient ses traits la fermeté d'un prêtre qui sait la collaboration qu'il faut apporter à l'action de la grâce.

Aucune manifestation de l'art et du beau ne le laissait indifférent. Tout ce qui était harmonie le charmait; les lignes d'un monument, les accords des instruments l'intéressaient au même titre que la gamme des couleurs. M, Dreyer, spécialement, connut le prix de sa collaboration dans l'organisation de sa musique instrumentale. M. Clech était de toutes les promenades extraordinaires des musiciens et il savait y faire régner, en même temps que la joie, l'ordre et la piété.

Mais son vrai domaine était son atelier de peinture et sa classe de dessin. Son talent et sa méthode d'enseignement lui valurent, un jour, les félicitations d'un inspecteur général qui ne cacha pas au bon M. Quidelleur, alors Principal de la maison, son entière satisfaction. L'art, d'ailleurs, pour lui ne valait que s'il était utile et s'il prenait ses inspirations aux sources les plus pures. D'exactes reproductions des chefs-d'œuvre des maîtres ornent les églises de Saint-Servais et de Plouvien. Elles préparaient les heureuses inspirations d'où devaient sortir les Chemins de Croix, du Kreisker, d'Henvic, de Keranna et celui que sa mort laisse inachevé à Kernisy, toutes œuvres désintéressées dont il se croyait assez récompenser par le plaisir qu'il éprouvait à rendre service et à contribuer à l'ornementation de nos églises.

Car à ses talents, M. Clech ajoutait les qualités encore plus précieuses du cœur. Pour lui un service demandé était toujours un service rendu. Qu'on le sollicitât de donner quelques leçons de dessin à

des aspirants au brevet, de remplacer au Lycée l'aumônier mobilisé, d'aider au confessionnal le clergé de Saint-Mathieu, M. Clech comptait pour rien la distance qui séparait Keranna de Quimper : il s'estimait heureux de consacrer à un labeur si utile les loisirs que lui laissait son aumônerie, et l'on sait pourtant avec quel soin il s'y dévouait et combien ses conseils y étaient écoutés, aimés et suivis.

Il était à Keranna depuis 1911. Son aspect de force et de santé semblait le devoir retenir longtemps encore parmi ses ouailles qui le considéraient comme un père. Dieu en a décidé autrement. L'heure de la récompense était venue : c'est au Ciel que le bon M. Clech a fêté la Toussaint parmi les splendeurs que ses rêves d'artiste avaient essayé d'imaginer et dont, grâce aux prières de ses amis, il goûte sans doute aujourd'hui le charme éternel et infini.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1920, p. 714

